

états de veille 1969

(paysages aperçus sous les paupières)

I.

DÉSORMAIS ON PRENDRA des bains de sable.

Tout d'abord des animaux familiers ; puis le paysage devient féérique sous des pluies d'étincelles, douces manières d'amusement, traversées de tombes aimables, pâleurs roses, chutes liquides, coussins fadasses. Plus au fond : crépitements rouges, apparitions d'or et de teintes pailles, fulgurations oranges, motifs crémeux, mosaïques de carreaux bientôt en décomposition ; puis ces ensembles sont bientôt soufflés par les courants d'air frais de la soirée malgré les dispositions équilibrées balancées de part et d'autre d'axes médians, eux-même rapidement délités, filant, et le tout est repris sous la lancée statique d'arcs-en-ciel, ensuite diffusés sous forme de voix, d'ondulations de sang, de poussière bleue, quantité invraisemblable de formes parmi lesquelles jaillissent des bulles d'or avec des sons stridents.

À présent ce sont des champignons avec des sillons comme enduits de pommade, des serpents colorés qui traversent et balaient l'espace de l'œil à travers des tissements de brume.

Voilà la joie primordiale sur la scène, la re-naturalisation des quais (la pureté de leurs flancs), Notre-Dame des Arts.

Un autre tableau brossé, fauve, déduit d'un temps heureux, avec des lianes à grosses fleurs blanches, des roseaux roux, de touffus et profonds sous-bois de chênes lascifs, des très hauts troncs de hêtres plusieurs fois centenaires, des clartés ligneuses issues des cîmes sur la gauche. Autour de la clairière un cortège de couleurs sombres, brûlées, occupé à tourner dans la chaleur, la brisée des poudres blanches, le saignement des écorces, le remuement des fibres, traçant un chemin en se tirant des ornières sèches.

Ici sous le regard des Chefs, au bas des murs des bâtisses éclairés par la lune, les bagnards tressent un pont qu'ils commencent à installer sur l'étang aux nénuphars couché de ris ; rond tranquilles, rondelettes feuilles de robiniers, manne nocturne, herbe aimable sur les bords. Des singes bruns dans les arbres les croisements ont donné des rayures, des lignes dorées de pelage sous des masques de viande prusse et des gibbosités dans la nuque.

Là où ne sont plus que quelques jetées de bois détruites, l'immensité saline et putride, voile au ras des eaux, odeurs et miasmes qui disparaissent dès qu'on aborde l'autre rive grisée.

C'est simple : sur le volet du milieu c'est la nuit, dans la cour niçoise, des filles aux bras, des baisers à la bouche ; palmiers mélancoliques dans la brume. Tandis que sur le dernier volet à gauche, c'est un pion dans le Lycée d'Agen en uniforme de caporal ; et à droite le bruissement du Nord dans le remument de ses vieilles cloches, par ses très anciens couvents.

C'est un simple cabaret dessiné au trait à grand renfort noir où traînent des ribambelles de crépons ; une gare dans le Nord prise de ruissellements qui couvrent ses quais et sa salle des pas perdus dégoulinante et boueuse. Certaines filles sont sous les gifles de la pluie, à la face borgne des rues ; d'autres sont couchées sur les bancs, lacérées par les lumières du néon. D'autres sont debout dans les cercles couleur pétrole qui définissent la limite des visions par une ombre amollie et dessoudée, fendillée sur les plâtras dehors.

La composition de l'attendrissement personnel du paysage se mêle aux lignes des influences détournées, bancales, depuis Villon, Corbière, les âpres mariniers, les brûle-gueules, tricoteurs d'automne sur lesquels s'abat le cable des prédilections douteuses, les bruines, où montent les Industries par lambeaux, les villes triviales, ceux qui surnagent avec des haillons de misère, dont le nom commence par un S., celles que perforent de mauvais garçons sur les buttes et qu'enserrent irrévocablement les caractères typographiques du malheur anarchiques et masochistes, toute la traversée des races imbéciles en dédale, dans une solitude horrible de bébé rose, ou avec la poignante infortune de la polka comme cet homme en contrebas traqué de brumes crues : l'échec le voit, par le sentier terrible, dans l'arrachement de la détrempe, les crachats au-dessus des collines.

C'est simple : une École incessante, prise dans sa ronde, ainsi que ses vieux soleils de persiennes, ses bâtiments de Mairie, ses échaffourées d'écoliers rasés comme des astres rouges sur les sols noirs, son éternelle battue de tabliers de cuir fort, l'École, prise de blessures saines, dont les cicatrices sont balayées lorsque le vent froid forme des vols de cheveux noirâtres hors de la crasse des faces pleureuses. Ô garces ! Voyez les lacets pourris, les escortes fausses, la rouille qui disparaît grâce aux mains vertes. Chacun imagine le bouleau gris près du water, le platane de la cour, les portes entr'ouvertes des classes, la seule lampe qui réchauffe à sa vue dans l'Étude, les feux rougeâtres qui descendent en même temps que les énormes malaises jusqu'à la porte du fond de l'Enfer. Puis cette étable sainte dans sa puanteur morne, cette senteur jaunâtre dont un quelconque écolier conserve la mémoire malgré la criaillerie des officiels demeurés de la sous-préfecture pour l'organisation de la fête de fin d'année, ce ballet suave d'élèves morpions et d'instituteurs angoissés, chacun s'imagine les voir au fond de soi dans l'encre noirâtre des chênes, chacun en enroule le parchemin jauni, s'engouffre dans ses pages tournées, le soir, vêtu de capes de brumes, chacun conserve ce livre gonflé d'idéalisme dans son ventre comme jadis à la Ciotat, vieillot et grésillant, chacun le frôle, y apportant sa

matière et ses odeurs, y dispersant ses marronniers sur les sommets d'alentour. Chacun se prend dans les roues de la carriole, longeant la frise des landes hérissées, fond dans le brûlot âcre des parfums beiges, plonge par vols multiples de rideaux sur soi-même enfermé dans ses écritures.

C'est une simple pluie de rayons tombant à la verticale de la verrière, brisant le dôme de cristal, éclairant les tentures pourpres fanées cuites, adoucissant toute dorure, et levant les poudres des édredons secoués, ne se lassant pas des antiques moulures mais irisée, ivre des cires et des ébènes, filant à toute vitesse, s'éclaircissant d'autres lustres, se gonflant des eaux claires du jade, cheminant par des couloirs de marbre, des corridors dallés de granit. Ce sont des averses biaises colorant les facettes rouges et violettes des médaillons, traversant les cadres déjà tracés des photographies mystérieuses où sont des ramées. Ce courant d'or devient bientôt spumeux de blondeur usée et rebondit de mille feux sur les bijoux de la commode sertis d'améthystes et d'opales complexes, d'émeraudes et d'aigues-marines. Jeux de reflets, esquises pâleurs troubles, toute une concision fusante.

Mais c'est également ceci : des roses suspendues près de fausses lampes à la mi-hauteur, en étalage défaillant d'arcs échafaudées, loin des foules, au dernier étage des remises, des granges, ou bien au creux des serres chaudes, ou encore sous une table de façon cursive, féroce et verte, près de chaises lustrées aux pieds serrés d'ombre, dans des balancelles d'osier, dans le fond des architectures de briques rougies et noirâtres.

La pluie crépite sur les branches égrenées, par les trous des fenêtres mortes, et sur le sol des jonchées ; on va, par les entassements de ramées humides, les brassées chaudes au regard, craquantes au pas, pressées contre la molesse alanguie des sols bouffis.

Quittant les tonnelles vers les tailles vives de l'air, l'homme se retourne au milieu de la brassée des blés qu'il vrille dans le champ pris par la frange du crépuscule ; sa vie a pris un ton déjà dit, le goût des herbes triturées et stupides ; il fuit par les plaines isolées vers l'horizon futile et maigre où battent les tambours. Il est sans direction majeure, avec les moindres écarts sur des petits bossèlements, comme d'autres dans de grandes aventures. Horse des flots de tuiles qui le suivent sous ses paupières, tuiles toutes semblables qui sont la ville alentour, jusqu'à la montée soudaine des briquettes cuites des longues cheminées d'usine. Ce sont là les seuls dressements de puissance qui l'accompagnent, et qu'il ne perçoit guère, vissant sa tourmente entre les alignements bistres des étranglements de fumées de bois, fouets de lanières et passes de demi-teintes, tous ces tissus qui tressent le monde sans dessus-dessous. Il va par la foule des cours closes, les couloirs gluants, les fenêtres d'ateliers hâves ; il suit les longues solutions construites, semble-t-il, les blancs salis, sans s'inquiéter dans son retournement sur les diamètres de l'immense fournaise qui alimente tout ça ; toutes ces questions restent strangulées

comme ces rangées de gosses que l'on voit sur les bancs se haussant du col ou s'empresant, se croisant somnambules au milieu de la chute des plumes lentes et neigeuse par la petite aube du dortoir, en pleine Croisade, toutes ces édifications qui sont... L'adéquation ou non à la Cité Nouvelle, qu'est-ce que cela sera ? À présent il entend l'écrasement des branches sous les godillots des enfants qui fuient silencieusement le Dortoir par les plaines en même temps que lui, à travers la nuit, cherchant les écarts !

*

[.....]

[Hélas ! La deuxième partie du texte prévu pour une émission radio est perdue, effacé irrémédiablement, à la suite d'un acte manqué de taille : recouvert par l'enregistrement d'une lettre improvisée sur ce même Grundig. C'en était dans mon souvenir incontestablement la plus précieuse partie, celle qui me manquera le plus parmi toutes les œuvres disparues, éblouissement cristallin le plus proche d'une "vision" et de la réussite à propos des états de veille sur lesquels je travaillais et qui m'avaient porté vers la radio. etc...]

Été 1969.